

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

RUE SANTA FE

Carmen Castillo

Née à Santiago du Chili, historienne.
 Militante du Mouvement
 de la Gauche Révolutionnaire (MIR),
 elle travaille à La Moneda
 auprès du Président Salvador Allende en 1970.
 Après le coup d'état militaire le 11 septembre 1973,
 elle vit dans la clandestinité avec Miguel Enriquez,
 son compagnon et chef de la Résistance,
 et leurs deux petites filles.
 Le 5 octobre 1974, la maison clandestine
 est prise d'assaut par les militaires, Miguel meurt.
 Carmen, enceinte, blessée, sera emprisonnée
 et expulsée du pays.
 Réfugiée en France, elle travaille avec Agnès B., écrit
 en français des récits et réalise
 des films documentaires pour la télévision.
 Après la fin de la dictature en 1990,
 le Chili reste pour elle hostile, étranger.
 Depuis 2002, date où elle entreprend l'écriture
 et le travail du film *Rue Santa Fe*,
 elle vit entre Paris et Santiago

2007 (sortie France : 5 décembre 2007) - Chili / France - couleur - 2h43 - VO

film de **Carmen Castillo** (réalisation et scénario)

image : **Ned Burgess, Raphaël O'Byrne, Sebastian Moreno et Arnaldo Rodriguez** - montage : **Eva Feigeles-Aimé** - assistant caméra : **Nina Bernfeld** - musique : **Juan Carlos Zagal** - son : **Jean-Jacques Quinet, Damien Defays, Boris Herrera et Andrei Carrasco** - mixage : **Jean-Jacques Quinet** - production : **Les Films d'Ici, Les Films de la Passerelle, l'INA, Parox, Love Stream** - producteurs : **Serge Lalou, Christine Pireaux et Aline Sasso** - distributeur : **Ad Vitam**
 avec : **Carmen Castillo**

ENTRETIEN AVEC CARMEN CASTILLO

Vous avez été expulsée du Chili en novembre 1974. Vous étiez militante de la résistance à la dictature, la compagne de Miguel Enriquez, leader du Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR), assassiné. Aujourd'hui, vous faites un film sur la mémoire en retournant sur ces événements dramatiques.

Carmen Castillo - Dans le reportage que vous aviez réalisé en décembre 1974, pour la télévision hollandaise, je disais : « Nous vivions la vie normale des gens du quartier, dans notre maison rue Santa Fe. Nous avons été encerclés par la Dina [services secrets de Pinochet] et les militaires, une force de 500 hommes. Miguel a résisté pendant deux heures, seul... Et il est mort au combat. Nous étions des gens ordinaires face à une situation exceptionnelle : Miguel Enriquez n'était pas une victime, ni un héros, mais un homme qui se battait. »

Le film que je réalise aujourd'hui raconte ces mêmes faits mais, comme la lumière a changé, les zones d'ombres ne sont plus les mêmes. Quand j'ai répondu à votre interview ce jour-là, il y avait une chose essentielle que j'ignorais alors : pourquoi avais-je survécu ? Je savais que Miguel m'avait abritée derrière un petit meuble, qu'il m'avait protégée, qu'il m'avait parlé, et puis le silence. Trente ans plus tard, en retournant avec une caméra dans la rue Santa Fe, dans la maison où nous vivions clandestinement, je retrouve ce quartier populaire inchangé et surtout les mêmes voisins. Eux se souviennent. J'apprends enfin qui a osé me prendre dans ses bras, malgré les tirs et les militaires, et m'emmener dans une ambulance aux urgences de l'hôpital : Manuel, notre voisin d'en face, un ouvrier m'a sauvé la vie. Il dit simplement, « C'était normal ». Il m'a dit aussi : « J'ai vu Miguel aller jusqu'au coin de cette rue... puis revenir vers la maison. A ce moment-là du combat il pouvait s'enfuir, sauver sa vie, mais il est revenu sur ses pas... C'est la preuve qu'il ne vous a pas abandonnée. »

Pourquoi est-il si important de découvrir la vérité sur cette bataille de la rue Santa Fe ?

Je pense qu'on ne comprend jamais comment il est possible de survivre à la perte d'un grand amour, comment on survit à l'absence. Et pourtant, ma mémoire est passée de l'horreur et du mal au bien. Pendant longtemps, il n'y a eu pour moi au Chili que des fascistes. Même si je savais qu'on trouvait encore de l'humain entre les prisonniers, dans les maisons de tortures et dans les camps, je n'avais qu'une seule perception, celle du mal et de la peur. Grâce à Manuel, je me suis souvenue aussi qu'il y avait eu « des gestes de bien ». Cela a fait basculer mon rapport au pays, m'a redonné la joie de retrouver ce peuple. Je suis revenue filmer dans la rue Santa Fe comme une personne qui revient là où une vie a été brisée. Mais j'ai compris enfin cette manière d'être, cette façon de lutter d'un peuple qu'on n'avait jamais consulté, à qui on n'avait jamais demandé son opinion sur la dictature. Cela m'a permis aussi de quitter la rue Santa Fe pour aller poser ailleurs, chez les militants survivants, chez mes amis, la question obsédante : cela valait-il la peine ? Miguel et les autres sont-ils morts pour rien ? C'est avec leurs mémoires, leurs mots et leurs vies que la narration avance. Du film centré sur une histoire personnelle je passe à un film choral, celui des voix d'une génération de révolutionnaires.

En Europe, la lutte du Chili était un symbole de résistance contre le fascisme, comme l'avait été le combat contre le nazisme.

Expulsée du Chili, réfugiée politique, je me suis finalement installée en France, parce qu'il y avait justement une fraternité immédiate, celle du combat contre le fascisme. Les résistants au nazisme en Europe avaient vécu comme nous, les militants le racontent dans le film, dans la clandestinité, une lutte armée inégale en force, avec la torture, la mort, les risques et l'éloignement des enfants, mais aussi la solidarité, le bonheur, l'amitié. Ici et là-bas, ils étaient portés par des convictions et la certitude de vaincre. Notre expérience, je l'ai partagée avec des amies rencontrées en exil et des femmes résistantes

QUELQUES NOTES SUR : LE MIR (MOUVEMENT DE LA GAUCHE RÉVOLUTIONNAIRE)

À travers Gladis Diaz, Lucia Sepúlveda, Margarita Marchi, Andrés Pascal Allende, Patricio Rivas, Pedro Fernandez et d'autres militants et dirigeants survivants du MIR, ce mouvement, et sa mémoire vivante, est un personnage à part entière du film. Créé en 1965, dans la vague des Mouvements révolutionnaires d'Amérique Latine, le MIR considère la lutte armée comme un des moyens de lutter. Pas le seul ni le principal. Ni la géographie ni la culture du pays ne permettent de lancer une guérilla rurale. Le MIR n'est pas dans l'alliance de l'Unité Populaire, mais il appuie Allende et son gouvernement.

Son programme repose sur le pouvoir populaire, l'autonomie et l'organisation à la base, une politique internationale indépendante du bloc soviétique et de Cuba; il défend la particularité du mouvement indien Mapuche, a un travail à l'intérieur des Forces Armées, crée des journaux, revues, documentaires, radios.

CHILI 1970/2004 — REPÈRES HISTORIQUES

Août 1965, création du Mouvement de la gauche révolutionnaire, MIR.

4 septembre 1970, victoire de Salvador Allende, premier président socialiste. Le MIR appelle à voter pour lui et organise le GAP « Groupe d'amis personnels » qui assure sa sécurité. Le MIR appuie l'Unité Populaire sans faire parti du gouvernement et grandit dans les campagnes, les quartiers populaires, les syndicats et les étudiants.

11 septembre 1973, coup d'Etat militaire d'Augusto Pinochet. Rafles massives, tortures, disparitions. Ecrasement des organisations sociales et des syndicats. Le MIR passe dans la clandestinité, interdit l'asile politique et tente une large alliance à la base pour organiser la résistance.

Novembre 1973, la dictature crée la DINA, sorte de gestapo chilienne avec le but d'anéantir en premier lieu le MIR : maisons clandestines de torture, politique de disparition des prisonniers.

5 octobre 1974, mort au combat rue Santa Fe de Miguel Enriquez, chef de la Résistance clandestine et du MIR. Puis, expulsion du pays de Carmen Castillo.

1978, politique du Retour clandestin des militants du MIR exilés.

1980, début des "protestas", fort mouvement social non clandestin de résistance. Dans les "poblaciones," bastions de la rébellion, une nouvelle génération de militants du MIR émerge. Ce large mouvement social mènera, entre autres, à la victoire du Non à Pinochet lors du référendum de 1989.

1985, mort des frères Vergara dans une "protesta" à Villa Francia. Fin 1985, division du MIR.

1989, auto dissolution du MIR.

1990, retour de la démocratie. Une transition lente, dans le cadre constitutionnel de la dictature, commence.

Septembre 2004, levée de l'immunité d'Augusto Pinochet

5 octobre 2004, à Santiago, Valparaiso, Temuco, lors des hommages au 30e anniversaire de la mort de Miguel Enriquez, on voit apparaître une nouvelle génération de résistants.

de l'époque de la guerre. Elles m'ont aussi aidée à traverser la défaite et à mener sans complaisance une réflexion sur les armes et la violence. Ainsi, j'ai réussi à dépasser le statut de « veuve du héros ».

En quoi le mouvement d'aujourd'hui au Chili ressemble-t-il au MIR, votre mouvement révolutionnaire sous Allende ?

Simplement parce qu'il veut aussi une société plus juste où les pauvres auraient droit à une vie digne. Dans les années 80, la résistance ouverte contre la dictature naît et grandit dans les « poblaciones », ces quartiers pauvres organisés. L'arrivée de la démocratie en 1990 marque, paradoxalement, le déclin de ces organisations populaires qui poussèrent Pinochet dehors. Aujourd'hui la décomposition des liens a fait de ces lieux le règne des trafiquants de drogue mais ces jeunes, nos enfants, qui sont toujours une minorité, jouent un rôle fondamental dans l'éveil de la conscience et du désir d'agir. Oui, j'y ai retrouvé Miguel. J'y ai trouvé des hommes et des femmes qui étaient comme nous, iconoclastes, avec la même insolence, qui ont choisi de vivre « sur le terrain », comme on dit maintenant, qui travaillent et vivent dans les « poblaciones », agissent et pensent pour s'organiser et faire de la politique aujourd'hui. Dans une société qui n'a pas d'éducation publique, il faut tout faire, tout inventer, utiliser les téléphones locaux, l'Internet, créer des centres sociaux, des écoles maternelles, des ateliers de hip hop, des orchestres symphoniques, du théâtre... C'est parce que je les ai rencontrés au cours des tournages étalés sur deux ans que le film montre le présent, en quelque sorte se souvient du passé au présent. « Tant que nous serons vivants, nos morts ne seront pas morts », disent-ils.

Les dictatures d'Amérique latine ont toutes perdu la bataille. Quelle mémoire voulez-vous transmettre à la nouvelle génération de cette époque ?

Le continent va vers plus de liberté et de justice sociale. Mais malgré la victoire aux élections de Michèle Bachelet, une femme qui a connu la torture, l'exil et l'assassinat de son père, le Chili reste le laboratoire de l'ultra libéralisme dans le monde. Alors, il est compliqué là-bas de faire entendre notre histoire. Des mots comme engagement, résistance, solidarité, justice sociale, tombent à côté. La pensée dominante nous a figés dans un passé perçu comme arriéré, nous a déclaré frustrés, amers. Ils ne peuvent pas comprendre que notre mémoire porte aussi et surtout le souvenir des instants de joie, ceux qu'on ne peut vivre que dans la lutte collective, jour après jour, pour changer le cours fatal des choses.

Mon film n'est pas une commémoration de Miguel, du MIR, ni de tout ce pourquoi on combattait, mais une réflexion lucide et féroce sur l'engagement politique et le prix à payer. Rue Santa Fe me permet de quitter vraiment le camp des survivants, et je retrouve aujourd'hui l'ardeur de vivre au Chili. Tout au long du film j'essaie de récupérer la maison de la rue Santa Fe, où nous vivions avec Miguel. Plus j'avance dans la redécouverte de notre histoire, dans les rencontres avec les militants et leur vie d'aujourd'hui, avec les jeunes de maintenant, plus je suis persuadée de ce qu'ils me disent : « Cette maison, pour quoi faire ? Miguel n'est pas au musée, toi non plus. Viens avec nous, écris des livres, fais des films ». C'est ce que j'essaie de faire.

À partir des propos recueillis par le réalisateur Ludi Boeken pour un article paru dans Libération, le 22.07.06 intitulé *Une réflexion sur le Chili, l'engagement politique et le prix à payer*

Ce qui passionne dans la démarche de Carmen Castillo, c'est sa lucidité. Sa mélancolie. Son ironie constante vis-à-vis d'elle-même. La réalisatrice a été militante dans le Chili démocratique d'Allende. Le 5 octobre 1974, les services secrets de Pinochet cernent la maison de Carmen Castillo et de son compagnon, Miguel Enriquez, leader du Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR). Carmen est blessée. Miguel meurt, dans cette rue de Santiago qui donne son titre au film. Elle-même s'est exilée en France, devenant, avec les années, la veuve révolutionnaire par excellence. Une référence. Une icône.

De retour au Chili, au début des années 2000, toutes ses belles théories se lézardent. Car elle rencontre ceux qui ont eu le courage de rester au pays pour lutter de l'intérieur - ou, tout simplement, pour survivre. Comme si ça ne suffisait pas, les enfants des militants d'hier commencent à reprocher ouvertement à leurs parents de les avoir sacrifiés - trahis - au nom de leur idéalisme, ou de leur égoïsme. Quant à la nouvelle génération de contestataires, ils veulent bien rendre hommage aux pères de la révolution, à condition que les morts et les survivants leur foutent, ensuite, la paix pour vivre leur vie...

Avec sa voix et son charme à la Delphine Seyrig, Carmen Castillo devient, donc, une sorte de voyageuse sans bagages qui, dans ce pays qu'elle connaît bien mais ne reconnaît plus, récupère un à un ses repères. Elle apprend, par exemple, qui, jadis, l'a sauvée de la police, alors qu'elle allait mourir (rencontre magnifique toute de complicité silencieuse). Elle abandonne, comme une vieille défroque, sa naïveté pour découvrir la vie des autres, tous ces autres qui se sont adaptés sans jamais se trahir. Bref, elle donne à ce film, en jouant sur sa longueur (deux heures quarante, tout de même !), son ampleur et son ambiguïté.

Car enfin, pourquoi militer, puisqu'on vous reprochera toujours de l'avoir fait mal, ou trop ? Mais comment ne pas militer, ne pas continuer à militer encore et toujours, lorsqu'on rencontre des gens ordinaires comme ce couple extraordinaire, dont les trois fils sont morts - et deux, le même soir, à la même manif -, et qui expliquent, leur douleur ravivée par le souvenir, qu'ils ne regrettent rien : leurs fils ont agi comme ils le voulaient. Entre chagrin et pitié, Carmen Castillo chemine ainsi jusqu'à l'étape ultime : la certitude du doute. Et, au-delà, l'apaisement.

Pierre Murat - Télérama - décembre 2007